

DEUXIÈME HOMÉLIE

Prononcée dans la vieille église d'Antioche, lorsque Jean n'était encore que prêtre, à l'occasion du malheur qui frappa la ville par suite du renversement des statues de l'empereur Théodose le Grand; sur ce mot de l'Apôtre : «Recommandez aux riches de ce siècle de ne pas s'enorgueillir dans leurs pensées.» (I Tim 6,11)

1. Que dirai-je, et de quoi vous parler ? C'est ici le temps des larmes et non celui des discours, des gémissements et non des dissertations, de la prière et non de la parole publique : l'énormité du forfait, la profondeur de la blessure, l'étendue de la plaie sont au-dessus de tous les remèdes et ne laissent d'espoir que dans le secours d'en haut. Job ayant perdu tous ses biens était assis sur un fumier; ses amis instruits de son infortune vinrent le trouver, et, l'apercevant de loin, ils déchirèrent leurs habits, se couvrirent de cendres et poussèrent de grands soupirs. C'est ainsi que toutes les cités d'alentour auraient dû se rendre auprès de notre malheureuse cité, et verser des larmes de compassion sur ses désastres. Cet homme gisait sur un fumier, Antioche est maintenant assise par terre, prise dans un immense lacet. Le diable alors exerça ses fureurs sur les troupeaux et tous les biens du juste, il s'est aujourd'hui déchaîné contre une ville entière. Mais alors comme aujourd'hui, ces malheurs sont arrivés par la permission divine : Dieu voulait, d'une part, rendre plus éclatante la gloire du juste en le soumettant à de grandes épreuves; il veut, de l'autre, nous rendre plus sages et plus modestes en nous laissant tomber dans une telle calamité.

Donnez-moi donc de pleurer les maux qui nous accablent. Pendant sept jours nous avons gardé le silence, comme les amis de Job; en ce moment permettez-moi d'ouvrir la bouche et de déplorer ce commun malheur. Quel est celui, mes bien-aimés, dont l'envie nous a conduits à notre perte ? Qui donc était animé d'une semblable haine ? D'où nous est venu cet étrange bouleversement ? Naguère rien de splendide comme notre cité; à l'heure qu'il est rien de lamentable comme elle. Ce peuple si calme, si doux, tel qu'un cheval docile qui se laisse aisément guider par la main de son maître, a tout à coup bondi plein de fureur, exerçant des ravages que la langue ne saurait exprimer. Ah ! si je pleure et me lamente, ce n'est pas précisément à cause des terribles menaces suspendues sur nos têtes, c'est à cause de l'excès de notre folie. En supposant même que l'empereur ne fût pas irrité contre nous, que nous n'eussions à redouter ni châtement, ni vengeance, comment pourrions-nous supporter, dites-moi, la honte de nos forfaits ? La douleur me met dans l'impossibilité de vous instruire; à peine si j'ai la force d'ouvrir la bouche, de remuer la langue, d'émettre un son articulé : l'affliction est comme un frein qui tient mes lèvres immobiles et m'empêche de parler.

Je ne puis que vous redire cette parole : Rien n'était plus heureux que notre cité, rien n'est plus triste. Comme des abeilles empressées bourdonnent autour de leur ruche, ainsi s'agitaient sur l'Agora les habitants de cette ville; et cette nombreuse population faisait que tous la félicitaient de sa prospérité. Mais voilà que la ruche est désormais devenue solitaire; les abeilles ont fui : comme celles-là sont chassées par la fumée, celles-ci l'ont été par la peur. Bien plus, ce que le Prophète dans sa douleur disait de Jérusalem, nous pouvons maintenant le dire d'Antioche : «Notre ville n'est plus qu'un térébinthe dépouillé de son feuillage, qu'un jardin sans eau.» (Is 1,30) Un jardin qui n'est pas arrosé ne montre plus que des arbres sans verdure et des branches sans fruits; tel est le spectacle que présente aujourd'hui notre cité. Dénuée de tout secours supérieur, elle est demeurée solitaire, ses enfants l'ont presque tous abandonnée. Rien n'est plus doux que la patrie, rien ne nous est devenu plus amer. Tous fuient comme un piège la terre où ils sont nés, ils s'en éloignent comme d'un abîme; c'est ainsi qu'ils s'échapperaient d'un incendie. De même, en effet, que lorsqu'une maison est dévorée par les flammes, non seulement ses habitants, mais encore tous les voisins s'en éloignent en toute hâte, heureux de sauver simplement leur vie, de même, tandis que la colère royale, comme le feu du ciel, est suspendue sur nos têtes, chacun s'empresse de fuir et de se dérober à ses atteintes, sans autre souci que d'éviter la mort dont il sent les approches. C'est une énigme que notre sort : sans ennemis, la fuite; sans combat, l'exil; sans prise ni renversement de ville, la captivité : nous n'avons pas vu le feu des barbares, pas un visage hostile ne nous est apparu; et nous souffrons ce que souffrent les prisonniers de guerre. Le monde est plein de nos calamités; en accueillant nos fugitifs, les villes étrangères apprennent de leur bouche l'état malheureux où notre ville est tombée.

2. Ce n'est pas là néanmoins ce qui me confond et me fait rougir. A la bonne heure que tous les hommes soient instruits de nos dangers, qu'ils plaignent cette ville qui nous a donné le jour, que de toutes les parties de la terre ils élèvent en même temps vers Dieu leur

DEUXIÈME HOMÉLIE

voix suppliante, qu'ils demandent ensemble au Roi du ciel de sauver la mère et la nourrice de tant de nations ! C'est notre ville qui a été d'abord ébranlée, aujourd'hui c'est l'âme de ses habitants; Antioche a chancelé sur ses bases, et maintenant chacun de nous chancelle au plus intime de son cœur : nous avons sans cesse la mort présente à nos yeux, nous vivons dans de continuelles craintes, nous éprouvons le supplice de Caïn, plus malheureux que ceux qui depuis longtemps habitent les cachots, subissant les horreurs inaccoutumées d'un siège sans exemple. Car enfin ceux qui sont assiégés par les ennemis ne sont renfermés que dans les murs de leur ville; pour nous, il n'est pas même sans danger de paraître sur la place publique, chacun se tient renfermé dans sa propre maison. Et comme les assiégés ne peuvent pas s'aventurer hors du mur d'enceinte, à cause des ennemis qui veillent tout autour, ainsi beaucoup de nos concitoyens ne peuvent pas s'aventurer hors de leur maison, ni se montrer en public, pour ne pas tomber aux mains de ces hommes qui traquent de toutes parts les innocents aussi bien que les coupables, les enlèvent du milieu de l'Agora, et les traînent sans distinction devant les tribunaux.

Les hommes libres confondus avec leurs esclaves sont en quelque sorte enchaînés dans l'intérieur de leurs demeures. Quel est celui qu'on a pris, amené, condamné ce jour-là; pour quel motif et de quelle manière ? c'est ce qu'ils demandent avec anxiété, c'est ce dont ils s'informent sans cesse auprès de ceux qu'ils croient pouvoir interroger avec sécurité. La mort elle-même est moins misérable qu'une telle vie : tout en déplorant chaque jour le malheur des autres, ils tremblent incessamment pour eux-mêmes. Non, leur vie n'est en rien préférable à la mort, ou, pour mieux dire, ils sont déjà morts de frayeur. S'il en est qui, personnellement à l'abri de semblables angoisses, osent porter leurs pas sur la place publique, le désolant aspect qu'elle leur offre les force bientôt à rentrer dans leur maison : à peine s'ils aperçoivent un ou deux hommes marchant la tête inclinée, succombant sous le poids de la tristesse, dans ces mêmes lieux où naguère les flots de la multitude roulaient plus pressés que ceux d'un puissant fleuve : l'exil a fait la solitude autour de nous. Une forêt dont les chênes ont été pour la plupart abattus, une tête dépouillée de ses cheveux, n'offrent pas un plus affligeant spectacle que notre ville privée de ses habitants; elle n'est plus qu'un sol ravagé, une terre aride, dont la vue jette l'âme dans l'abattement et le deuil.

Ce n'est pas la terre seule, c'est encore l'air, c'est l'orbe même du soleil qui me semble attristé par notre infortune, voilé par nos douleurs; non que les éléments aient changé de nature, mais parce que nos yeux troublés et noyés de larmes ne perçoivent plus avec la même pureté et le même bonheur les rayons de la lumière céleste. Voilà bien quels étaient jadis les gémissements du Prophète quand il s'écriait : «Le soleil se couchera pour eux en plein midi, et le jour se couvrira de ténèbres.» (Amos 8,9) Il ne voulait pas dire par là que cet astre dût se cacher en effet, ni que le jour dût disparaître, mais bien que l'excès de la douleur empêcherait les hommes de voir la lumière, au milieu même du jour. C'est ce qui se réalise à l'heure présente : où que ce soit qu'on porte ses regards, sur la terre, sur les murailles des maisons, sur les colonnes des monuments, sur les hommes qui restent, partout on croit apercevoir les ombres de la nuit, tant la tristesse règne de toutes parts ! partout un silence plein d'horreur, une morne solitude, nulle part cette agitation et ce bruit de la foule qui nous charmaient auparavant. On dirait que notre population tout entière est descendue dans le sein de la terre, si profond est le mutisme qui s'est emparé de la ville; ses habitants ressemblent à des statues de marbre, toutes les langues sont enchaînées et paralysées par le malheur qui nous accable : c'est comme si des conquérants étaient entrés dans nos murs et avaient tout ravagé par le fer et par le feu.

Le temps est venu de dire : «Appelez les femmes qui pleurent les morts, et qu'elles viennent; celles qui sont les plus habiles, et qu'elles se hâtent.» (Jer 9,17) Que vos yeux versent des torrents de larmes, que vos paupières soient comme des sources intarissables. Collines, poussez des gémissements; montagnes, faites entendre des lamentations. Invitons toutes les créatures à compatir à nos maux. Une cité si grande, la reine de l'Orient, menace d'être effacée de la surface du globe. Celle qui comptait un si grand nombre d'enfants, en est tout à coup dépouillée; nul ne se présente pour la secourir. Nous avons outragé celui qui n'a pas d'égal sur la terre : c'est l'empereur, le maître et le chef de tous les hommes. Réfugions-nous donc auprès du Roi suprême; conjurons-le de venir à notre secours. Si nous n'obtenons pas sa grâce, il ne nous reste aucun espoir de réparer les crimes que nous avons commis.

3. C'est ici que j'eusse voulu terminer mon discours; car un esprit accablé par la tristesse ne saurait se répandre en de longs entretiens. De même qu'un épais nuage, en s'étendant sous le soleil, nous en dérobe les rayons et semble les renvoyer à leur source; de même, quand la tristesse pèse sur notre esprit comme une sombre nuée, elle arrête le cours de la parole, la

DEUXIÈME HOMÉLIE

comprime, la refoule au dedans. Celui qui parle n'éprouve pas seul cette impression; quelque chose de semblable se passe aussi dans l'âme des auditeurs : si la parole ne sort pas aisément du cœur de celui-là, ce n'est pas sans peine et ce n'est jamais avec la même puissance qu'elle pénètre dans le cœur de ceux-ci. Voilà pourquoi les Juifs, lorsqu'ils étaient condamnés à pétrir la boue et à façonner l'argile, n'écoutaient pas les grandes choses que Moïse leur disait sur leur salut; c'était comme si la tristesse eût rendu leur âme inaccessible à ses avertissements et leur eût fermé les oreilles. De là vient que je ne voulais pas pousser plus loin ce discours. Je songe néanmoins que, si le nuage a pour effet d'arrêter les rayons du soleil, souvent il cède à leur action puissante; car le soleil le dissout à la longue par sa chaleur, et, passant à travers tous les obstacles, brille de tout son éclat, inondant de ses splendeurs les yeux qui le contemplent. Je ne désespère pas de voir se renouveler ici le même phénomène : en répandant sur vous la parole sainte avec autant d'ardeur que de persévérance, peut-être me sera-t-il donné de dissiper enfin votre tristesse et de faire briller dans vos intelligences la douce et consolante lumière de la vérité.

Mais donnez-moi votre âme, prêtez quelques instants une oreille attentive à cet entretien, revenons à nos anciens usages : la joie qui nous a toujours animés dans ces réunions, tâchons de la réveiller encore, remettant tout entre les mains de Dieu. Une telle disposition hâtera même la fin de nos malheurs. En effet, si le Seigneur nous voit écouter avec empressement sa divine parole, ne pas nous laisser détourner de ses enseignements par la crise actuelle, il viendra promptement à notre aide, il nous rendra la paix, il fera succéder à l'orage le calme et la sérénité. Comme en toute autre chose, un chrétien doit se distinguer des infidèles, en supportant tout avec générosité; il faut que l'espérance des biens à venir le rende supérieur à tous les assauts de la mauvaise fortune. Le fidèle est établi sur le roc; il ne saurait donc se laisser ébranler par les vagues. Les flots des tentations, dans leurs élans les plus impétueux, ne parviennent pas même à ses pieds : le lieu de son repos est au-dessus de toutes les agitations du monde. Ainsi donc, que le découragement ne s'empare jamais de notre âme, mes bien-aimés. Dieu prend plus soin de notre salut que nous-mêmes, car il est notre Créateur; nous n'avons pas autant à cœur de fuir l'infortune, que lui de nous l'épargner, lui qui nous a donné la vie et tous les biens qui l'embellissent. C'est pour toutes ces raisons que nous devons ranimer nos esprits par le sentiment de l'espérance, et que vous devez recueillir avec l'allégresse accoutumée ce que nous avons à vous dire.

J'ai dernièrement adressé un long discours à votre charité, et je vous ai tous vus écouter avec soumission et bienveillance, et nul n'était tenté d'abandonner la voie que je vous traçais. Je garde un souvenir reconnaissant de votre zèle, et j'ai reçu la récompense de mes efforts : je vous en demandai cependant une autre. Vous la connaissez bien, vous ne l'avez pas sans doute oubliée. Quelle était cette seconde récompense ? Je vous demandai de corriger les blasphémateurs, si nombreux dans cette ville; de châtier ceux dont la bouche vomit l'outrage contre Dieu; de vous opposer avec force à cette aveugle fureur. Ce n'est pas de moi-même, j'en ai la conviction, que je vous disais ces choses; c'est Dieu qui, prévoyant l'avenir, les inspirait à mon âme. Ah ! si nous avions réprimé ces sortes de crimes, les événements qui sont arrivés n'auraient pas eu lieu.

Combien n'eût-il pas mieux valu pour nous, s'il fallait affronter un danger, avoir à souffrir quelque chose en corrigeant nos frères, ce qui d'ailleurs nous donnait droit à la gloire du martyr, que d'être en ce moment torturés par la frayeur, exposés à la mort par suite de leur audace ? Quelques-uns seulement ont commis le crime, et le châtiment pèse sur tous. Oui, c'est à cause d'eux que nous sommes maintenant dans l'épouvante, et nous portons la peine qu'ils ont méritée. Si nous les avions auparavant chassés de la ville ou rappelés de leurs égarements, si nous avions retranché ou guéri ce membre malade, nous ne serions pas dans de telles anxiétés. Nos mœurs traditionnelles, je le sais, étaient nobles et pures, ce sont quelques étrangers, mêlés à notre population, hommes corrompus et pervers, qui, désespérant de leur propre salut, se sont portés aux excès que nous déplorons. Voilà pourquoi je n'ai cessé de faire retentir à vos oreilles ces cris et ces supplications : Punissons la rage des blasphémateurs, corrigeons leurs mauvaises habitudes, efforçons-nous de procurer leur salut; s'il faut donner sa vie pour accomplir un tel devoir, la mort nous sera le plus précieux de tous les gains. Ne nous résignons pas à voir outrager notre commun Maître; ne tenir aucun compte de ces excès, c'est attirer de grands désastres sur notre ville.

4. Voilà ce que je vous prédisais, voilà ce qui nous est arrivé : nous subissons la peine de notre négligence passée. Vous n'avez eu aucun souci des outrages faits à la majesté divine; elle a permis que l'empereur ait été lui-même outragé, que nous soyons dès lors placés dans un péril extrême, expiant aujourd'hui par nos angoisses, notre indifférence d'hier. Etait-ce donc

DEUXIÈME HOMÉLIE

en vain, était-ce sans raison que je vous tenais ce langage et que j'en appelais sans cesse à votre charité ? Vous n'en avez pas fait davantage. Ah ! du moins, éclairés par nos malheurs présents, mettons aujourd'hui la main à l'œuvre : imposons silence à ces hommes insensés, fermons leur bouche impie, comme nous fermerions une source empoisonnée; ramenons-les à de meilleurs sentiments; et nous verrons s'évanouir aussitôt les terreurs qui planent sur Antioche et les maux qui l'ont saisie. Ce n'est pas un théâtre que l'église, et ce n'est pas pour le plaisir que vous venez nous entendre : il faut que vous sortiez d'ici plus forts, que vous emportiez en vous retirant un bien réel, une vertu plus grande. C'est en vain que vous seriez réunis dans cette enceinte, si votre âme, un instant éclairée, ne gardait aucun fruit des paroles qu'elle aurait entendues. De quelle utilité me sont vos applaudissements ? A quoi me servent vos acclamations et vos louanges ? Mon unique gloire, c'est que chacune de mes leçons se manifeste dans vos œuvres. Alors seulement mon sort sera digne d'envie, je serai vraiment heureux : ce ne sera pas parce que vous m'aurez applaudi, mais bien parce que vous aurez généreusement accompli tout ce que je vous aurai fait entendre. Que chacun donc corrige son prochain, conformément à cette parole : «Édifiez-vous les uns les autres.» (I Th 5,11)

Si nous négligeons ce devoir, les crimes commis par chaque citoyen attireront sur la ville entière d'intolérables calamités. Voyez, bien que notre conscience ne nous reproche aucune participation aux désordres arrivés naguère, nous ne craignons pas moins que les coupables, nous tremblons que la colère de l'empereur ne tombe indistinctement sur tous. Pour nous justifier, il ne suffit pas que nous puissions dire : Je n'étais pas là, je n'ai pas eu connaissance de la révolte, je n'y ai pris aucune part. C'est pour cela même, vous dira-t-on, que vous serez châtié, que vous subirez la dernière peine; c'est parce que vous n'êtes pas accouru, que vous n'avez rien tenté pour empêcher le crime et vous opposer à la rage des perturbateurs, c'est parce que vous n'avez couru aucun danger pour sauvegarder l'honneur du chef de l'Empire. Vous n'avez pas été complice ? C'est bien, je vous loue de cela; mais qu'avez-vous fait pour arrêter le tumulte ? c'est votre inaction qui vous rend criminel à mes yeux.

Telles sont les paroles que Dieu nous adressera, si nous avons supporté sans rien dire les outrages faits à sa majesté suprême. Le serviteur qui avait enfoui le talent ne fut pas recherché pour ses actes, puisqu'il rendait intact le dépôt qu'on lui avait confié; mais on lui reprocha de ne l'avoir pas fait valoir, c'est-à-dire de n'avoir pas corrigé ses frères, de n'avoir pas remis l'argent à des mains qui l'auraient multiplié, de n'avoir pas fait part de ses richesses spirituelles, en donnant ses conseils, en infligeant ses réprimandes il ceux qui vivaient dans l'injustice et le désordre : c'est là ce qui le fit traiter sans pitié et condamner à d'éternels supplices. Mais ce que vous n'avez pas fait jusqu'à ce jour, j'espère que vous le ferez dans la suite. Ah ! dès ce moment, corrigez votre prochain, ne souffrez pas que Dieu soit outragé. Les malheurs qui sont arrivés peuvent bien, sans le secours d'aucune parole, persuader aux insensés eux-mêmes d'aviser désormais à leur salut.

Mais il est temps de placer devant vous, selon notre coutume, la divine nourriture qui nous est offerte par saint Paul, en rappelant à votre mémoire, en remettant sous vos yeux ce que nous avons lu de ses Epîtres. Or, voici l'une des sentences que nous avons lues aujourd'hui : «Recommandez aux riches de ce siècle de ne pas s'enorgueillir dans leurs pensées.» En désignant les riches de ce siècle, l'Apôtre nous dit assez qu'il existe d'autres riches, les riches du siècle futur. Tel était ce Lazare, si pauvre dans la vie présente, si riche dans l'éternelle vie; non qu'il possédât l'or, l'argent, ni les autres trésors matériels et périssables de la terre, mais bien ces richesses mystérieuses et cachées que «l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui n'ont jamais été ressenties par le cœur de l'homme.» (I Cor 2,9) Voilà la vraie richesse, la seule opulence digne de ce nom; elle consiste à posséder des biens incorruptibles et qui ne connaissent pas de changement. Telles n'étaient pas les possessions du mauvais riche; aussi devint-il le plus indigent de tous les hommes. Il en vint à désirer une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir, tant son indigence était extrême. De là cette expression : Riches de ce siècle. Elle vous apprend que l'opulence humaine disparaît avec la vie, ne franchit pas cette limite et ne suit pas celui qui la possédait quand il quitte la terre. Souvent le malheureux en est dépouillé par avance. C'est ce que Paul fait entendre, en ajoutant : «Qu'ils ne comptent pas sur leurs richesses incertaines.»

En effet, rien n'est perfide et trompeur comme les richesses. Je l'ai fréquemment dit, je ne cesserai de le dire : Il est ingrat et fugitif le serviteur sans foi; alors même que vous l'aurez lié de chaînes sans nombre, il s'enfuit avec ces mêmes chaînes. Oui, plus d'une fois ses maîtres l'ont enfermé sous les verrous, en plaçant des gardes aux portes; mais il subornait ses gardiens et fuyait également avec eux, rendant ainsi les fers et les prisons inutiles. Que peut-

DEUXIÈME HOMÉLIE

on donc concevoir de plus infidèle ? Et dès lors quoi de plus misérable que ceux dont les sollicitudes et les affections n'ont pas d'autre objet ? Ah ! quand ils se consomment en efforts pour retenir une chose aussi fugace, ils n'écoutent donc plus ce que dit le Prophète : «Malheur à ceux qui se confient dans leur propre force, et qui se glorifient dans l'abondance de leurs biens !» (Ps 48,7) Pourquoi malheur ? le voici, selon le même prophète : «Il thésaurise, et il ne sait pas à qui passera son trésor.» (Ps 38,7) Autant le travail est certain, autant le fruit en est problématique. Souvent c'est pour des ennemis que vous aurez travaillé et supporté tant de misères; après votre mort, ceux-là même qui vous auront accablé d'injures, entouré de pièges, entreront, s'il le faut, en possession de votre héritage; ils s'empareront de vos biens, ne vous laissant que vos péchés.

5. Il n'est pas inutile de rechercher pourquoi l'Apôtre n'a pas dit : Ordonnez aux riches de ce siècle de ne pas continuer à s'enrichir, ordonnez-leur de se faire pauvres, de distribuer ce qu'ils ont; mais simplement : Ordonnez-leur de ne pas s'enorgueillir. C'est qu'il n'ignorait pas que l'orgueil est le principe et le but des richesses; celui qui met des bornes à ses désirs n'a guère à cœur de devenir riche. Et dans le fait, pourquoi traînez-vous à votre suite cette tourbe de serviteurs, d'adulateurs, de parasites, tout cet appareil d'une grandeur empruntée ? Ce n'est pas assurément pour votre commodité, mais uniquement par vaine parade, pour capter les regards et les hommages de la foule. Il savait de plus que la richesse n'est pas une chose prohibée, pourvu qu'on ne la fasse servir qu'à des besoins réels. Ce n'est pas le vin, c'est l'ivresse qui est une chose mauvaise, vous disais-je dernièrement; de même la richesse n'est pas un mal, mais l'avarice est un mal, la cupidité est un mal. Autre chose est l'avare, autre chose est le riche : l'avare n'est pas riche, car il manque de beaucoup, et l'homme à qui beaucoup manque ne saurait être appelé riche. L'avare est le geôlier et non le maître de son argent; il en est l'esclave et non le possesseur : il donnerait plutôt de sa chair que du trésor qu'il tient enfoui. Comme s'il avait reçu la rigoureuse défense d'y toucher, il le garde et le respecte avec une extrême assiduité; on dirait que ce n'est pas son bien, mais le bien d'un autre, tant il s'en abstient. Et dans le rond, ce n'est là pour lui qu'un bien étranger; car ce dont vous ne voudriez, en aucun cas, faire part à vos frères, ce dont vous n'oseriez vous servir pour soulager l'infortune, quoi qu'il dût vous en coûter, comment pourriez-vous le regarder comme vous appartenant en propre ? Avez-vous réellement la possession d'un objet, quand vous n'en avez pas le libre usage, quand vous n'en retirez aucun fruit ?

Ajoutons à cela que Paul n'a pas la coutume de prescrire tout à tous; il s'accommode à la faiblesse de ses auditeurs, à l'exemple du divin Maître. Répondant, en effet, à ce riche qui venait le trouver et lui demander le moyen d'entrer dans la vie, le Sauveur ne dit pas tout d'abord : Allez, vendez tout ce que vous avez. Non, il ne prononce pas cette parole; mais il l'instruit des autres commandements. Puis, sur les instances qui lui sont faites, en réponse à cette question : «Que me reste-t-il encore à faire ?» au lieu de dire simplement : Allez, vendez tout ce que vous avez, il dit «Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez.» (Mt 19,20-21) Je laisse cela à votre liberté, vous êtes maître de choisir, ce n'est pas une nécessité que je vous impose. Il n'est pas question de la pauvreté dans ce que Paul dit aux riches; il leur parle seulement de l'humilité, soit pour ménager leur faiblesse, soit parce qu'il savait bien que, s'ils se renfermaient dans les bornes de la modestie, s'ils renonçaient à la superbe, ils seraient bientôt affranchis de la sollicitude des richesses.

Après leur avoir recommandé de ne pas s'enorgueillir dans leurs pensées, il leur indique le moyen de se soustraire aux entraînements de l'amour-propre. Quel est ce moyen ? c'est de considérer la nature des richesses, combien elles sont, incertaines et fragiles. Il ajoute donc : «Qu'ils ne mettent pas leur espoir sur ces biens incertains.» Celui-là est riche, non qui possède, mais qui donne beaucoup. Abraham était riche, mais n'était pas l'ami de l'argent : il n'examinait pas la maison de tel homme, il ne scrutait pas les ressources de tel autre; il sortait de sa demeure pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque étranger, quelque pauvre, dans le but de soulager celui-ci, de recueillir celui-là. Au lieu de se bâtir un palais brillant d'or, il dressait sa tente au pied d'un chêne, content de l'ombre des rameaux; et cette demeure était si splendide que les anges ne dédaignaient pas d'y recevoir l'hospitalité; car ce n'est pas la beauté de la maison, c'est la vertu de l'âme qui pouvait attirer ces esprits célestes. Imitons ce saint patriarche, mes bien-aimés, et versons nos biens dans le sein des pauvres.

Assurément ce n'était là qu'une habitation simple et grossière; mais les palais des rois n'en égalaient pas la splendeur. Quel est le roi qui eût jamais les anges pour hôtes ? Et cet homme, sous l'arbre qui l'abritait, dans la tente qu'il avait dressée, fut honoré de leur présence; cet honneur était accordé, je l'ai dit, non à la beauté de la maison, mais à celle de l'âme, aux richesses dont cette âme était ornée. Ayons soin, nous aussi, d'embellir nos âmes,

DEUXIÈME HOMÉLIE

et nullement nos maisons. N'est-ce pas une chose honteuse de prodiguer au hasard et sans utilité le marbre sur les murs, en laissant le Christ errer nu dans le monde ? De quoi vous serviront un jour vos maisons, ô hommes ? Les emporterez-vous en quittant la vie présente ? Non, vous ne les emporterez pas à votre départ; votre âme seule sera du suprême voyage. Nous voici maintenant dans le plus grand péril; eh bien, que nos maisons nous viennent en aide ! qu'elles dissipent nos terreurs ! Impossible. Et vous m'en êtes vous-mêmes témoins, vous qui les fuyez comme un piège, comme l'oiseau fuit le filet du chasseur, vous qui les abandonnez pour aller vous cacher dans la solitude. Est-ce à nos richesses que nous demanderons secours ? Elles ne peuvent rien dans de telles circonstances. Mais si la colère d'un homme l'emporte sur le pouvoir des richesses, quel sera ce pouvoir à l'implacable tribunal du souverain Juge ? Qu'un homme soit offensé, qu'il s'irrite contre nous; et voilà que l'argent ne peut rien pour nous dérober à sa colère. A combien plus forte raison, quand nous avons excité la colère de Dieu, de ce Dieu qui n'a nul besoin de nos biens, l'influence de l'argent sera-t-elle inutile !

Bâtissons des maisons, mais pour les habiter et non pour en faire un sujet de vaine gloire. Ce qui dépasse nos besoins est stérile et superflu. Prenez une chaussure trop grande pour votre pied, et vous ne pourrez la souffrir, car elle vous entravera dans la marche : de même, une maison dont l'étendue l'emporte sur celle de vos nécessités, sera pour vous un obstacle dans le chemin du ciel. Voulez-vous construire de grandes et splendides maisons ? je ne m'y oppose pas; mais que ce ne soit pas sur la terre. Construisez-vous une demeure dans les cieux, telle que vous puissiez y recevoir les autres, une demeure qui ne vous fasse jamais défaut. Pourquoi cet aveugle attachement à des choses qui vous échappent et qui resteront ici-bas ? Rien de plus trompeur que les richesses : avec vous aujourd'hui, demain elles seront contre vous; elles attirent de toutes parts les regards de la malveillance et de l'envie. Ce sont là des ennemis domestiques, des traîtres qui vivent sous le même toit que vous.

Votre conduite, à vous qui les possédez, témoigne hautement de la vérité de mes paroles : vous avez recours à tous les moyens pour les enfouir et les cacher; car les richesses rendent notre position présente encore plus intolérable. Tandis que vous voyez les pauvres, affranchis de toute entrave, prêts à tout événement, les riches sont dans l'angoisse, allant partout, cherchant un lieu sûr pour y déposer leur trésor, des mains fidèles à qui le confier. Ô hommes, pourquoi vous adresser à de misérables serviteurs comme vous ? Le Christ, votre commun Maître, est là qui consent à les recevoir, à vous les conserver comme un dépôt inviolable, et non seulement à les conserver, mais encore à les augmenter pour vous les rendre ensuite avec une abondante usure; et nul ne les ravira de ses mains. Il ne se contente pas d'accepter le dépôt, mais il donne à celui qui le fait une complète sécurité. Entre hommes, ceux qui se chargent d'un dépôt, s'imaginent accorder une grâce, en le gardant fidèlement. Mais pour le Christ, c'est le contraire qui a lieu : en acceptant notre dépôt, il ne compte pas nous faire une grâce, il prétend la recevoir; et pour avoir gardé vos biens avec tant de fidélité, il ne demande pas une récompense, c'est lui qui veut vous l'accorder.

6. Quel moyen donc de justifier notre conduite ? Sommes-nous même dignes de pardon, lorsque, laissant de côté celui-là seul qui peut garder notre dépôt, qui nous saura gré de le lui avoir confié, qui nous promet en retour de nous donner des biens inappréciables et qui dépassent notre intelligence, nous remettons ce dépôt à des hommes incapables de nous donner aucune garantie, qui croiront faire beaucoup pour nous en l'acceptant, qui ne pourront tout au plus que nous le rendre ? Vous êtes ici-bas un étranger, un voyageur; vous avez votre patrie dans les cieux : c'est là que vous devez tout envoyer d'avance, et vous serez déjà récompensé sur la terre, avant de posséder le céleste trésor. Celui qui vit dans l'espérance et qui compte sur les biens à venir, goûte par anticipation le bonheur de la patrie. Rien ne fortifie notre âme, rien ne contribue à la rendre meilleure, comme l'espoir des biens futurs, à la condition que nous enverrons sans cesse devant nous des richesses spirituelles, avec l'ardeur et le calme de la persévérance. Ceux qui mettent tous leurs soins à orner leurs demeures terrestres, riches des biens extérieurs, négligent la beauté de l'âme, qui reste alors comme une maison abandonnée, tombant en ruines, couverte de toiles d'araignée. Ceux, au contraire, qui négligent le dehors, s'appliquent à orner leur âme, s'efforçant chaque jour de lui donner un embellissement nouveau, leur âme deviendra le tabernacle du Christ. Or que peut-on concevoir de plus heureux que d'avoir le Christ pour hôte ?

Voulez-vous réellement vous enrichir ? ayez l'amitié de Dieu et vous serez le plus riche des hommes. Voulez-vous vous enrichir ? soyez humble. Ce conseil est utile, non seulement pour l'avenir, mais encore pour le temps présent. Rien n'est sujet à l'envie comme l'opulence, et si l'on y joint l'orgueil, c'est un double précipice, c'est une guerre plus acharnée de la part

DEUXIÈME HOMÉLIE

de tous les hommes. Mais si vous savez être modeste, l'humilité désarme la tyrannie des passions jalouses, et, tous les biens que vous possédez, vous les posséderez avec sécurité. Telle est la nature de la vertu qu'en nous servant à gagner la gloire future, elle nous donne même en ce monde un avant-goût du bonheur. Ne vous enorgueillissez donc ni dans vos richesses, ni dans aucun autre objet. Si l'homme qui se complait en lui-même pour des avantages spirituels tombe et périt, combien plus celui qui met sa complaisance dans les biens charnels ? Connaissons bien notre nature, examinons le nombre et la grandeur de nos fautes, et cela nous suffira pour nous tenir dans une complète humilité.

Ne me dites pas : Voilà bien des années que je travaille à grossir mes épargnes, j'ai de l'or en abondance, de jour en jour mes gains se sont accrus; tout ce pompeux langage n'est qu'imprudence et vanité. Souvent en une heure, en un clin d'œil, comme la poussière est dispersée par le vent, toutes ces choses peuvent être enlevées de votre maison. La vie humaine fourmille de tels exemples, les divines Ecritures en sont remplies : aujourd'hui riche, pauvre demain. Aussi ne puis-je quelquefois m'empêcher de rire en lisant dans certains testaments : Qu'un tel ait la propriété de mes terres, de ma maison; que tel autre en ait l'usufruit. – Nous avons tous l'usage des biens de ce monde, mais nul n'en a la propriété. Alors même que nos richesses nous demeureraient fidèles pendant toute la vie, sans éprouver aucune vicissitude, à la fin, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il faudra bien les laisser aux autres : nous en aurons eu, par conséquent, l'usage; nul vestige en nous de propriété quand nous émigrerons vers une autre vie. Ceux-là seuls évidemment en auront eu le domaine, qui les auront possédés comme ne les possédant pas, avec le sourire du mépris. En se dépouillant, en effet, de ses possessions, en les donnant aux pauvres, l'homme en use comme il doit en user; et quand il meurt il en conserve encore le domaine, la mort ne le dépouille pas de ses possessions, puisqu'il les retrouve toutes et de plus grandes encore à ses derniers moments; elles seront sa plus sûre défense au tribunal suprême, dans ce jour où chacun de nous devra rendre compte de toutes ses actions.

Si quelqu'un veut donc avoir en même temps l'usage et le domaine de ses richesses, qu'il y renonce entièrement ici-bas; car autrement la mort l'en séparera d'une manière violente, quand il ne les a pas perdues auparavant avec des douleurs et des périls sans nombre. Son unique malheur n'est pas que le changement soit soudain et complet; sans s'y attendre, cet homme passe de la richesse à la pauvreté. Il n'en est pas ainsi du pauvre volontaire; il n'a pas mis son espoir dans l'or et l'argent, dans une matière vile et méprisable; il l'a mis en Dieu seul, qui nous donne tout avec magnificence. Nous pouvons conclure de là que le sort du riche est beaucoup plus incertain que celui du pauvre, ou plutôt qu'il est sujet à de fréquentes et continuelles vicissitudes.

Quel est maintenant le sens de ce que dit l'Apôtre en parlant de Dieu : «Il nous donne abondamment toutes choses pour que nous en usions.» (I Tim 6,17) Oui, Dieu nous donne tout avec générosité, et des choses qui nous sont mille fois plus nécessaires que l'argent, à savoir l'air, l'eau, le feu, le soleil et les autres créatures. Or peut-on dire que le riche jouit plus de la lumière et que le pauvre en jouit moins ? Est-ce que celui-là respire l'air avec plus d'abondance que celui-ci ? Non, tout cela nous est commun et nous y participons dans la même mesure. Pourquoi donc les choses les plus importantes et les plus nécessaires, celles d'où dépend notre vie, Dieu les a-t-il également accordées à tous, tandis que les moins précieuses, celles dont nous pouvons le mieux nous passer, comme l'argent, sont le privilège du petit nombre ? Encore une fois, pourquoi cette différence ? C'est pour que notre vie soit sauvegardée et que notre vertu ne soit pas sans exercice. Si les choses nécessaires n'appartenaient pas également à tous, peut-être que les riches, sous l'impulsion de leur avarice accoutumée, n'auraient pas même laissé le souffle aux pauvres; car s'ils se montrent cruels à ce point quand il s'agit des biens de la fortune, l'eussent-ils été moins dans ceux de la nature ? Et si l'argent était le partage de tous les hommes, nous n'aurions eu ni l'occasion de pratiquer l'aumône, ni le moyen le plus direct de témoigner notre amour à nos semblables.

7. D'une part donc, pour que notre vie ne soit pas à la merci des autres, les sources en sont indistinctement ouvertes à tous. D'autre part, pour que nous eussions la possibilité d'acquérir des louanges et des couronnes, tous ne possèdent pas les biens accidentels de ce monde; par là nous apprenons à détester l'avarice, à suivre l'équité, à secourir les pauvres, heureux de rencontrer sur notre chemin un remède à nos péchés. Dieu vous a fait riche; pourquoi vous faites-vous pauvre ? Dieu vous a fait riche pour que vous donniez aux indigents et que vous rachetiez vos péchés en vous montrant généreux envers les autres. L'argent que vous avez reçu de sa bonté, ne le tenez pas caché pour votre perte, répandez-le pour votre salut. Le Seigneur a voulu de plus que la possession en fût incertaine et sans stabilité pour

DEUXIÈME HOMÉLIE

détruire l'aveugle attachement dont il est l'objet. Si nous voyons ceux qui le possèdent, l'aimer avec tant de passion, malgré le peu de confiance qu'ils y peuvent avoir, malgré les pièges incessants dont il les entoure, qu'auraient-ils fait dans le cas où ce bien eût été stable, à l'abri de tout accident ? Qui se fût soustrait à leurs mains rapaces ? Quelles veuves, quels orphelins, quels pauvres eussent-ils épargnés.

N'allons donc pas croire que les richesses soient un grand bien, le grand bien ce n'est pas d'avoir de riches trésors, c'est de posséder la crainte et le parfait amour de Dieu. En ce moment l'homme juste, l'homme qui serait plein de confiance en Dieu, pourrait conjurer les malheurs qui nous accablent : il lui suffirait de lever les mains au ciel, d'invoquer le Seigneur, pour dissiper ce nuage. Mais l'or, l'or entassé n'est pas moins impuissant que la boue contre les dangers auxquels nous sommes en butte. Et ce n'est pas seulement dans une telle calamité, c'est encore lorsque la maladie nous saisit et que la mort nous menace, qu'il se montre hors d'état par lui-même de nous secourir et de nous consoler.

Il est une chose où la richesse paraît l'emporter sur la pauvreté, c'est en nous procurant chaque jour de nouvelles délices, des mets agréables et somptueux. Eh bien, il est facile de voir que les pauvres ne sont pas privés de cet avantage, et que même leur table offre un plaisir plus réel que celle de tous les riches. Ne vous en étonnez pas, ne regardez pas cette proposition comme un paradoxe; car je puis vous en démontrer la vérité par les faits mêmes. Il n'est personne parmi vous qui ne sache et ne proclame que le plaisir dans les repas dépend, non de la nature des aliments, mais des dispositions des convives. Voici ce que je dis : Celui qui ne prend son repas que pressé par la faim, trouvera plus de goût dans la nourriture même la plus grossière, que dans les assaisonnements les plus recherchés et les viandes les plus exquis; celui qui devance, au contraire, l'heure du besoin et de la faim, comme font ordinairement les riches, ne trouvera pas le plaisir qu'il cherche, alors même qu'il aurait devant lui les mets les plus délicieux.

A cet égard vous ne pouvez avoir aucun doute; vous rendriez tous témoignage de cette vérité. Mais écoutons l'Écriture sainte l'exprimer elle-même : «L'homme rassasié dédaigne les rayons de miel; mais celui qui est affamé trouve douces les choses même les plus amères.» (Pro 27,7) Et certes, quoi de plus doux que le miel ? La satiété néanmoins y demeure insensible. Quoi de plus repoussant que l'amertume ? Elle n'est pas cependant sans attrait pour le nécessaire. Or, que les pauvres soient pressés par la faim à prendre leur nourriture et que les riches la prennent avant d'en sentir le besoin, rien de plus manifeste; et de là vient que ceux-ci n'en éprouvent pas le pur et légitime plaisir. Ce que nous disons de la nourriture s'applique à la boisson d'une manière non moins évidente. Si, d'un côté, la faim est le meilleur de tous les assaisonnements, de l'autre, la soif est ce qui donne à la boisson, à l'eau pure elle-même, la plus agréable saveur. Tel est le sens de ces paroles du Prophète : «Et de la pierre jaillit le miel dont Dieu les nourrit.» (Ps 80,17)

En effet, nulle part dans l'Écriture nous ne voyons que Moïse ait tiré le miel du rocher; c'est un ruisseau d'eau limpide qui s'élançait et coule dans le désert. Que signifie donc cette expression ? L'Écriture ne ment pas. Non; c'est pour rendre le plaisir dont les Israélites ressentirent l'impression en buvant l'eau du rocher, après avoir été torturés par la soif et la fatigue, que le texte sacré appelle cette eau du miel. Les éléments n'avaient pas changé de nature; ils n'étaient transformés que par les dispositions des hommes. Vous voyez combien la boisson fut alors rendue suave par la souffrance et le besoin. La même chose arrive chaque jour aux pauvres : accablés par le travail, dévorés par la soif, ils boivent l'eau pure avec une semblable volupté; tandis que les riches sont loin de boire avec le même goût un vin généreux, parfumé, réunissant toutes les qualités désirables,

8. C'est ce qui se réalise encore par rapport au sommeil. Ni la mollesse de la couche, ni l'argent dont le lit est orné, ni le silence qui règne dans les appartements, ni rien de semblable ne rend le sommeil aussi doux, aussi profond, que le travail et la fatigue, que le besoin où l'on est de goûter enfin le repos. Cela nous est également enseigné par l'expérience; et l'Écriture elle-même nous donne avant tout cette leçon. Vivant au sein des délices, Salomon n'a pas voulu nous apprendre autre chose quand il dit : «Doux est le sommeil pour l'esclave, qu'il mange peu ou beaucoup.» (Ec 5,11) Pourquoi ces derniers mots ? Que fait à ceci le plus ou le moins de nourriture prise ? C'est que ces deux choses, le défaut et l'excès, sont également une cause d'insomnie : l'une brûle le corps, dessèche les paupières et les empêche de se fermer; l'autre gêne la respiration, la brise et cause d'innombrables souffrances. L'efficacité du travail est néanmoins si grande que ni l'une ni l'autre ne saurait ôter le sommeil à l'esclave laborieux. Les esclaves circulent durant tout le jour pour le service de leurs maîtres, toujours en éveil,

DEUXIÈME HOMÉLIE

toujours à l'œuvre, ayant à peine le temps de respirer; et le bonheur qu'ils éprouvent à s'endormir est une compensation à leurs peines, une première récompense de leurs travaux.

C'est un effet de la bonté divine; le Seigneur a voulu que le plaisir pût s'acheter, non avec l'or ou l'argent, mais bien avec de pénibles labeurs, de longues privations, une sévère discipline. Les riches n'y mettent pas ce prix : étendus sur des coussins moelleux, souvent ils passent la nuit entière dans de cruelles insomnies; les plans qu'ils machinent dans leur tête éloignent d'eux le bienfait du sommeil. Mais le pauvre, en quittant son travail de la journée, sentant ses membres accablés par la fatigue, n'a pas même besoin de se coucher pour goûter un complet et suave repos; juste récompense de ses travaux encore une fois, mais qui n'est que le partage des justes. Ainsi donc, puisque le pauvre dort, boit et mange avec plus de satisfaction que le riche, comment estimerions – nous encore les richesses, dépouillées que nous les voyons de la prérogative qu'elles paraissaient avoir sur la pauvreté?

Ajoutons à cela que dès le principe, le Créateur a soumis l'homme à la loi du travail, non pour l'épurer ou le châtier, mais pour le retenir dans les voies de la sagesse et du salut. C'est lorsque Adam était dans l'inaction qu'il fut chassé du paradis terrestre; c'est tandis qu'il menait une vie laborieuse et tourmentée, quand il disait : «Je suis jour et nuit dans les labeurs et les peines,» (II Cor 11,27) que Paul fut ravi au troisième ciel. Ne repoussons donc pas les occupations sérieuses, ne murmurons pas contre l'obligation du travail; car, avant même d'être introduits au royaume des cieux, nous sommes déjà récompensés sur la terre par le plaisir que le travail nous procure, mieux que cela, par la vigueur et la santé dont il est la source. Outre les amertumes et les dégoûts, les riches ont encore mille infirmités en partage; les pauvres échappent aux mains des médecins. S'ils éprouvent des maladies, ils se guérissent le plus souvent eux-mêmes, exempts qu'ils sont des atteintes de la mollesse et n'ayant pas altéré leur constitution. C'est un grand bien que la pauvreté pour ceux qui la supportent avec courage, un inviolable trésor, le plus ferme des appuis, une possession qui ne connaît pas de perte, un asile à l'abri de toute embûche.

Le pauvre est opprimé, me direz-vous; mais le riche subit de plus graves mécomptes. Le pauvre est accablé de mépris et d'outrages; mais le riche est sujet à l'envie. Le pauvre offre moins de prise que le riche aux attaques des ennemis : ce dernier est comme une place qui donne accès de toutes parts aux incursions du diable comme aux machinations des hommes; il est le serviteur de tous, à raison même de l'étendue de sa fortune. Subsistant de l'indigence d'un grand nombre, il est forcé de les ménager et de les flatter; son existence est le plus dur des esclavages, tandis que le pauvre, s'il possède la vraie philosophie, peut repousser les assauts même du diable. Job était déjà fort dans la prospérité, mais il le fut beaucoup plus encore après qu'il eut tout perdu; c'est alors qu'il remporta contre le tentateur sa plus belle victoire.

Avec le secours de la divine philosophie, le pauvre est même à l'abri de toute injure. Ce que j'ai dit du plaisir qu'on trouve dans les aliments, et qui dépend, non de la qualité des aliments eux-mêmes, mais des dispositions de ceux qui les prennent, je le dis aussi des injures auxquelles nous sommes exposés : l'injure ne consiste pas dans le sentiment de celui qui la fait, mais dans le sentiment de celui qui la souffre; c'est là qu'elle prend corps ou s'évanouit. Je suppose que quelqu'un ait vomi contre vous toute sorte d'outrages; si vous méprisez ses insultes, si vous laissez tomber ses paroles, la blessure ne vous atteint pas; vous n'avez pas reçu d'injure. Supposez à votre tour que nous eussions un corps de diamant; en vain des traits innombrables seraient dirigés contre nous : aucune blessure ne nous serait faite, car ce n'est pas dans la main qui lance le trait, c'est dans le corps qui lui sert de but, que la blessure consiste. Il en est de même en ceci : ce n'est pas dans la malice du calomniateur, c'est dans la faiblesse du calomnié, que gît l'insulte, que le déshonneur a quelque réalité. Ayons la philosophie de l'Evangile, nul n'aura le pouvoir de nous insulter, nul ne pourra nous causer un dommage. Un homme vous a-t-il outragé; vous ne l'avez pas senti, vous n'en avez pas souffert ? Non; vous n'avez pas subi d'injure : bien loin de recevoir le coup, c'est vous qui l'avez porté. Lorsque celui qui prétendait vous faire outrage, verra qu'il n'a pu réussir à blesser votre âme, il sera lui-même torturé d'une étrange façon; gardez le silence dans de telles occasions, et le trait reviendra sur celui qui l'aura lancé.

9. Que la sagesse nous accompagne donc en toutes choses, mes bien-aimés, et l'indigence ne pourra jamais nous nuire; loin de là : elle nous sera d'un puissant secours, elle augmentera notre gloire, elle nous donnera plus de biens que n'en ont tous les riches du monde. Car enfin, dites-moi, qui fut jamais plus pauvre que le prophète Elie ? Et cependant il l'emportait sur tous les riches; car cette pauvreté qu'il subissait, c'était lui-même qui l'avait choisie par suite des richesses de son intelligence. C'est parce qu'il jugea tous les trésors de

DEUXIÈME HOMÉLIE

l'univers inférieurs à la grandeur de son âme, indignes de sa philosophie, qu'il voulut vivre dans une telle indigence. S'il eût estimé grandes les choses du temps présent, il ne se fût pas contenté de posséder un manteau. Mais en agissant de la sorte il condamna toutes les vanités de la vie, il méprisa l'or comme la boue que nous foulons aux pieds. C'est pour cela qu'un roi réclamait le secours de ce pauvre, et que le possesseur de tant de biens sollicitait les paroles de celui qui ne possédait qu'un manteau : l'éclat de la pourpre était effacé par ce grossier vêtement, le palais du monarque le cédait à la grotte du juste. C'est encore pour cela qu'en montant aux cieux, il ne laissa que ce manteau pour héritage à son disciple. Voilà, dit-il, l'armure avec laquelle j'ai combattu contre le diable; tu n'auras qu'à t'en revêtir pour remporter de nouvelles victoires. C'est qu'il n'est pas de glaive mieux trempé, de plus sûre habitation, de tour plus inexpugnable que la pauvreté. C'est aussi comme le plus précieux des héritages qu'Elisée reçut ce manteau; et dans le fait tout l'or de la terre n'en pouvait égaler le prix. Il y eut alors comme deux Elie, grâce à la vertu du disciple : un Elie là-haut; ici-bas un autre Elie.

Je sais que vous admirez le bonheur de ce juste, et que chacun de vous désirerait être à sa place. Mais que direz-vous si je vous démontre que nous avons reçu beaucoup plus que lui, nous tous qui participons aux divins mystères ? Elia n'a laissé que son manteau à son disciple : en remontant aux cieux, le Fils de Dieu nous a laissé sa chair. Le prophète se dépouille en faveur de son héritier : le Christ nous laisse ce qu'il transporte en même temps dans la gloire. Ne succombons donc pas à l'abattement, ne nous répandons pas en lamentations, ne tremblons pas devant les difficultés présentes. Celui qui n'a pas hésité à verser son sang pour nous tous, qui de plus nous a communiqué sa chair et ce sang lui-même, que pourra-t-il refuser de faire pour notre salut ? Appuyés sur une telle espérance, ne cessons de le prier, livrons-nous sans relâche à de ferventes supplications, pratiquons avec un redoublement de zèle, toutes les autres vertus, afin d'échapper aux dangers présents et d'obtenir les biens futurs. Pussions-nous en être jugés dignes par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ par qui et avec qui gloire soit au Père, en union avec le saint Esprit, dans les siècles des siècles ! Amen.